

II. Le P. d'Alzon et Rome

Un second lieu très cher au cœur du Fondateur de l'Assomption, c'est celui de la ville de Rome, alors capitale des Etats Pontificaux jusqu'en 1870. La Ville éternelle de l'époque n'a rien de ces énormes mégapoles cosmopolites d'aujourd'hui qui s'étendent à perte de vue en englobant leur périphérie et en digérant progressivement les banlieues. Rome sort à peine des turbulences de la période napoléonienne depuis l'occupation militaire en 1808, elle dépasse à peine les 180.000 habitants, mais elle continue d'être embellie de places, de fontaines, de jardins et d'églises dus à la magnificence pontificale. Aucun des papes jusqu'en 1870 ne se dérobe en effet à cette tradition de mécénat architectural et artistique, même si font parfois cruellement défaut des aménagements techniques modernes d'urbanisme, de voirie ou de moyens de communication. Très longtemps Rome aux mains d'une administration trop ecclésiastique fait figure de ville assoupie, sale, mal desservie et rebelle aux nouveautés du temps : chemin de fer, gaz d'éclairage, embarras de circulation, vétusté d'îlots urbains, insuffisance du réseau d'égouts, manque d'entretien de sites archéologiques . **Pie VII** (1800-1823) est très attaché à restaurer son autorité avec l'aide du cardinal Consalvi, **Léon XII** (1823-1829) renoue avec la tradition des jubilé en ouvrant celui de 1825 et il s'établit au Vatican de préférence au Quirinal. Il fait commencer les travaux de reconstruction de la basilique Saint-Paul hors-les-Murs qui a entièrement brûlé le 16 juillet 1823. La figure de **Pie VIII** (1829-1830) est trop éphémère pour compter vraiment. **Grégoire XVI** (1831-1846) fait entièrement renouveler les murs de la cité léonine et s'intéresse à la remise en valeur des catacombes. Mais c'est surtout **Pie IX** (1846-1878), dernier pape-roi, qui donne à la capitale de ses Etats un visage un peu plus moderne, même si bien des quartiers gardent encore leur aspect médiéval et si les nouveautés techniques du siècle ne sont reçues à Rome qu'avec grande circonspection et trop de lenteur. Il ne manque pas de visiteurs étrangers pour relever ce contraste saisissant entre la somptuosité de certaines fêtes romaines et l'état obsolète des administrations techniques de la ville.

Ceci dit, l'admiration et l'attachement passionné d'Emmanuel d'Alzon pour Rome sont à la dimension de sa foi ultramontaine : essentiels. Il suffit déjà de remarquer que le nom de la ville revient plus de 1280 fois dans sa correspondance, avec nombre de sites précis indiqués : monuments dont basiliques et églises, places et rues, collèges, couvents et organismes de curie, palais et villas¹. Tous les stades de l'histoire de la ville depuis l'Antiquité jusqu'à travers la puissance temporelle et spirituelle des papes, y sont évoqués, y compris évidemment le passage douloureux² de la Rome pontificale à la Rome italienne en 1870. A la mort du P. d'Alzon, la ville comptait 302. 000 habitants, s'étendant tout au long des bords du Tibre, à 25 km du rivage de la mer Tyrrhénienne. Emmanuel d'Alzon y vint une **première fois** afin de compléter sa formation théologique, il y vécut de novembre 1833 à juin 1835; il y revint **huit fois** par la suite pour des raisons diverses : en mai-juin 1855 (visite ad limina en lieu et place de son évêque malade, Mgr Cart), en mai 1861 (avec un pèlerinage diocésain de Nîmes), en

¹ Le détail est donné dans le tome XVII des *Lettres du P. d'Alzon* consacré à la géographie des lieux cités dans sa correspondance, pages 378 à 406.

² Pour les catholiques du monde entier, la perte de Rome par le Pape fut vécue comme une tragédie. Pour les catholiques français qui en plus souffrirent du désastre de Sedan, de l'occupation militaire prussienne et des combats fratricides de la Commune, ce changement fut ressenti comme l'annonce de temps eschatologiques et même apocalyptiques. Les catholiques italiens se virent interdits de toute participation à la vie politique du pays et cette situation d'ostracisme suicidaire ne prit véritablement fin qu'après la première guerre mondiale, avec la naissance du Parti populaire de Don Sturzo, ancêtre du Parti de la Démocratie chrétienne. En 1929 un compromis permit de dénouer cette impasse avec la signature des *Accords du Latran* qui établirent en plus d'un Concordat les bases d'un règlement global entre l'Etat italien et celui du Vatican.

mai-juin 1862 (à l'occasion de la canonisation des martyrs japonais), en avril et mai 1863 (à l'aller et au retour de son voyage à Constantinople), de novembre 1869 au 18 juillet 1870 (pendant toute la durée du concile de Vatican I), de janvier à février 1877 (en compagnie de son nouvel évêque, Mgr Besson), en avril-juin 1877 (avec un pèlerinage de Nîmois), de février à avril 1878 (lors du décès de Pie IX et de l'élection de Léon XIII). Mais Rome ne fut pas une ville étrangère également pour les premiers assomptionnistes. Selon le désir du Fondateur, une communauté de trois membres s'y installa de façon provisoire avec le jeune François Picard en 1855 supérieur de deux confrères étudiants, FFr. Jourdan et Lévy (ce dernier remplacé par Victorin Galabert), Place Farnèse, à côté du palais du même nom aujourd'hui siège de l'Ambassade de France en Italie, dans ce qui est de nos jours l'église et le couvent de Sainte-Brigitte, alors procure des Pères de Sainte-Croix du P. Basile Moreau. L'essai d'une communauté assomptionniste étudiante (les deux frères Bailly) fut reconduit à Rome en 1861, cette fois chez les Pères Résurrectionnistes, à Saint-Claude et Saint-André des Bourguignons, dont l'église est de nos jours desservie par les Pères du Saint-Sacrement. Ce provisoire continua en 1870-1871 lorsque les Frères Ferret et Dumazer vinrent se former à la théologie, cette fois au séminaire français de la rue Santa Chiara. Ce n'est qu'en 1893 que l'Assomption put faire à Rome l'acquisition d'une demeure à elle, le palazzo Filippini à l'Ara Caeli. Avec le changement de siècle, le bâtiment changea aussi partiellement de fonction. Jusque-là il servait principalement d'habitation à une communauté d'étudiants et à au Procureur de la Congrégation. A partir des expulsions de 1900-1901 qui jetèrent les Assomptionnistes sur les routes du monde, Rome devint le centre de la Congrégation, toute la curie généralice s'y établissant de façon officielle et habituelle, sauf les mois d'été. Dès lors la présence assomptionniste à Rome changea de lieu avec les déménagements de la curie : en 1929, le P. Gervais Quenard l'installa sur les bords du Tibre à Tor di Nona en face du Château Saint-Ange. En 1958, le P. Dufault transféra la maison généralice dans le nouveau quartier d'Aurelio, près de l'ancien sanctuaire de Madonna del Riposo, via San Pio V.

Cette mobilité romaine était déjà le fait de l'Abbé-Père d'Alzon. Ses différents séjours dans la Ville éternelle n'ont pas eu le même cadre. Au temps de ses études (1833-1835), le jeune séminariste prit pension derrière la Place d'Espagne au couvent des Minimes. Après son expérience du grand séminaire à Montpellier (1832-1833), Emmanuel d'Alzon préféra poursuivre ses études de théologie à Rome (gagnée par voie de mer) à partir de novembre 1833 et s'inscrire aux cours de la Grégorienne, logée à l'époque dans les bâtiments édifiés en 1583 par le pape Grégoire XIII, Piazza del Collegio Romano³. Sur le conseil d'amis théologiens bien placés, il se fit étudiant théologien en chambre, logeant dans le couvent des Minimes à Sant'Andrea delle Fratte (derrière le bâtiment historique de la Propagande), à proximité de la Place d'Espagne. Il en profita également pour visiter les monuments et églises de la Rome pontificale et de la campagne romaine (Lazio et Castelli romani), bénéficiant à l'occasion de l'amitié d'un jeune anglais, Charles MacCarthy, et des charmes de la villa de Monte Porzio. C'est durant cette période qu'il se rendit à Subiaco, au Mont Cassin et jusqu'à Naples et ses environs. Avec un autre ami connu à Paris, de La Gournerie, il découvrit les sites enchanteurs de l'Adriatique et de la Toscane. En mai 1835, le voyage retour se fit par voie de terre, à travers les duchés et les territoires du Nord (Lombardie) encore soumis à l'autorité autrichienne. Du Piémont, il franchit les Alpes et regagna la résidence familiale de Lavagnac.

Emmanuel d'Alzon est venu à Rome tout imprégné de ferveur mennaisienne. Sans renoncer aux idéaux modernes du Maître, l'abbé de La Mennais, que Grégoire XVI condamna à deux

³ Ces bâtiments ont été sécularisés par l'Etat piémontais en 1870 et servent aujourd'hui de cadre à un lycée public. L'Université de la Grégorienne dite aussi Collège Romain, toujours dirigée par les Jésuites, est de nos jours située via della Pilotta n° 25 dans des bâtiments édifiés en 1929.

reprises (1832, 1834), Emmanuel d'Alzon accomplit au cœur de la cité pontificale un parcours de foi qui inversait le traditionnel tandem Politique-Religion. Il est désormais un irréductible ultramontain et c'est dans ces sentiments qu'il est ordonné prêtre le 26 décembre 1834 dans la chapelle privée du cardinal Carlo Odescalchi. Bien que transformés en *Domus Internationalis Paulus VI*, les lieux via della Scrofa méritent toujours le détour. Face à l'entrée de l'église Saint-Augustin, à la hauteur d'une fenêtre au premier étage, on devine l'endroit où l'abbé d'Alzon se releva prêtre pour l'éternité. Le P. Picard fut ordonné au même endroit mais en 1856. Le 27 décembre 1834, le jeune lévite eut la joie de célébrer ses prémices dans la crypte vaticane à l'autel de la chapelle clémentine, au-dessus des restes de Pierre.

Le P. d'Alzon se rendit donc neuf fois à Rome durant toute sa vie pour des séjours d'inégale durée et d'importance plus ou moins grande. Ce qui est certain, c'est qu'il approcha le pape Pie IX, eut la faveur d'audiences privées et bénéficia d'une oreille amicale. En mai-juin 1855, délégué par son évêque malade, Mgr Cart, le P. d'Alzon rendit compte de l'état du diocèse de Nîmes. Il voyagea par bateau à partir de Marseille et logea chez un ami, M. Bérard, via dei due Macelli n° 94, près de Largo Argentina. Il mit à profit sa présence à Rome pour trouver un local d'emprunt à une future communauté assomptionniste étudiante. Il rencontra Pie IX d'abord à Castelgandolfo le 18 mai, puis une seconde fois à Rome le 29 mai, déposa une demande de reconnaissance en faveur de sa congrégation, démarche qui aboutit en 1857. Il rejoignit la France sur une corvette venant de Crimée pour gagner le port de Toulon.

Il eut à cœur de témoigner au pape Pie IX la solidarité du diocèse de Nîmes, au moment même où les Etats pontificaux étaient menacés dans leur intégrité par la politique d'unification du Risorgimento. Pie IX le reçut en audience et le remercia pour son activité en faveur du Denier de Saint-Pierre. Le P. d'Alzon eut ses premiers contacts avec le cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, et il lui exposa ses projets en faveur de la création d'un séminaire syrien. Enfin il prépara l'envoi d'une nouvelle communauté d'étudiants, cette fois chez les Résurrectionnistes, alors desservants de l'église Saint-Claude et Saint-André des Bourguignons. Les AA prirent pension en logeant dans les combles du couvent attenant, via del Pozzetto.

L'année suivante, le P. d'Alzon retourna à Rome, cette fois à la tête d'un véritable peloton nîmois, une forte soixantaine de prêtres pour la canonisation des martyrs japonais. Le Père d'Alzon qui nourrissait le projet d'acquérir le Cénacle et le tombeau de la Vierge en Palestine, fut l'objet d'un véritable 'complot' dont le but consistait à orienter vers la Bulgarie la fortune dont il venait d'hériter de sa mère. Il prit ses quartiers du côté de Sainte-Marie Majeure, à la Casa dell'Imperiale. Le 27 mai, le pape Pie IX lui accorda une audience privée, déjà le P. d'Alzon avait été circonvenu par Mgrs Talbot, Howard et Lavigerie. Le 3 juin, sans que ce dernier comprît le pourquoi, Pie IX bénit les *œuvres d'Orient et d'Occident* de l'Assomption. Le 6 juin, une nouvelle audience privée, suivie d'un entretien avec le cardinal Barnabo firent converger les efforts déployés vers la mission en faveur de l'union en Bulgarie. Le 15 juin, le P. d'Alzon quittait la Ville éternelle, se croyant investi d'une nouvelle mission. Dans ce but, il entreprit un voyage d'éclaircissement en 1863 à Constantinople. Sur place, le P. Galabert se consacra pionnier de cette aventure missionnaire de l'Assomption.

Ce 6^{ème} séjour du P. d'Alzon à Rome fut en quelque sorte la consécration de son rôle d'agent ultramontain. Il prit pension avec son évêque au séminaire pontifical français, via Santa Chiara près du Panthéon et se constitua sans réserve comme il le dit lui-même *mouche de coche de la majorité*. Il assura la liaison envers les théologiens et les évêques, informant les journalistes à former une opinion publique favorable à la déclaration de l'infaillibilité, d'où la création d'un bureau de correspondance internationale. Le P. d'Alzon assista à de nombreuses réunions extra-conciliaires des évêques chefs de la majorité, ralliant les indécis. *Retrouvant avec bonheur tous les monuments de Rome, il se préoccupa avant tout d'avoir non seulement*

le cœur mais les idées catholiques. Le 18 juillet 1870, le P. d'Alzon assista à la définition solennelle du dogme de l'infailibilité et de la primauté pontificales : il partit alors aussitôt pour rejoindre Nîmes où il arriva le 21 suivant.

Comme pour Mgr Plantier, le P. d'Alzon accompagna en 1877 son nouvel évêque, Mgr Besson, pour une visite ad limina à Rome. De nouveau il prit pension au Séminaire français. Lors de l'audience privée de Mgr Besson le 28 janvier 1877, le P. d'Alzon était présent, mais il eut surtout la joie le 1^{er} février d'entendre à l'audience publique Pie IX s'écrier : *Voilà d'Alzon, c'est notre ami* et fendant les rangs de la foule, il donna sa main à baiser, ce qui impressionna fortement l'entourage bisontin de l'évêque. La même année, en avril-mai 1877, le P. d'Alzon voulut se joindre au pèlerinage français de 3. 500 personnes conduit à Rome par le P. Picard.

C'est à Paris que le bruit de la mort de Pie IX, survenue le 7 février 1878, surprit le P. d'Alzon. Il sauta dans le premier train, s'arrêta à Turin où il rencontra Don Bosco et alla baiser la dépouille exposée du Pape défunt. Cependant le P. d'Alzon ne voulut pas quitter Rome sans connaître le visage de son successeur. Logeant au séminaire français, il n'attendit pas longtemps. Léon XIII fut élu après trois tours de scrutin le 20 février au matin. Mais ce n'est que le 12 avril qu'il put bénéficier d'une audience privée de Léon XIII, demandée depuis longtemps, durant laquelle il voulut l'entretenir de la Russie. Le Pape ne manqua pas d'encourager l'intérêt de la congrégation pour la création d'une presse populaire. Après avoir donné une retraite au Séminaire français, le P. d'Alzon quitta Rome le 18 avril. Il ne se doutait pas qu'il disait adieu à la Ville éternelle pour toujours.

Lors de la visite de lieux fréquentés par le P. d'Alzon à Rome, il est toujours bon de se rappeler qu'en septembre 1870, la ville pontificale a été prise de force par les Piémontais : cette annexion a entraîné la sécularisation de nombre de monuments et d'établissements religieux, un peu à l'égal de ce qu'a représenté la Révolution française un siècle plus tôt. Le P. d'Alzon a découvert et admiré Rome, priant dans de nombreuses églises, chapelles ou basiliques, sans le faire savoir nécessairement. Il fut également passionné par le passé antique de Rome, son histoire, son archéologie et sa géographie si particulière. On trouve aussi sous sa plume des jugements assez sévères sur les us et coutumes de la population romaine, réputée sale et indélicate, non sans raison. Ses impatiences durant le concile lui font souhaiter *puces et coliques* aux évêques bavards ! Ce ne sont là que les scories d'un véritable attachement dont le cœur aiguisait une trajectoire de foi.

Le P. Pernet à Rome.

Le premier séjour romain du P. Pernet, dû à l'initiative du P. Vincent de Paul Bailly, remonte à l'année 1870, au temps du concile Vatican I. Pernet se rendit à Rome en train et y arriva le 16 juin 1870. Il prit pension au séminaire français de la rue Santa Chiara où logeait également le P. d'Alzon. Le 24 juin, reçu en audience par le Pape Pie IX avec 56 personnes dont le P. Galabert, il eut la joie d'entendre le Pape bénir la fondation des P.S.A.

Une deuxième occasion d'aller à Rome est offerte au P. Pernet en 1896, cette fois à la demande du P. Picard pour y accompagner le P. E. Bailly. Le logement des religieux se fait tout naturellement à la communauté assumptionniste romaine de l'Ara Caeli, au palazzo Filippini acquis en 1893. Le but était de solliciter de Rome l'approbation de l'Institut des P.S.A. Le jour de son arrivée sur les lieux, le 1^{er} février, le P. Pernet fut reçu par le cardinal Vannutelli. Le lendemain, 2 février, il participa à l'audience et à la messe privée du Pape Léon XIII. Le 9 mars suivant, il fut reçu cette fois en audience privée en compagnie des PP. Picard, E. Bailly et André Jaujou. Le 10 avril 1897, le cardinal Richard de Paris remit au P. Pernet le bref l'audatif de Rome qui fit des P.S.A. une congrégation de droit pontifical. Les P.S.A. se sont implantées à Rome comme communauté depuis l'année 1896.

En résumé, on comprend sans peine combien, durant toute la vie du P. d'Alzon et de la première Assomption, Rome joua un rôle essentiel. Sa ferveur ultramontaine lui permit non sans souffrance de déjouer les pièges de la crise mennaisienne, en dépassant les ambiguïtés des positionnements qui pouvaient subordonner les ressorts politiques aux véritables enjeux ecclésiastiques. Rome lui a certainement appris à s'impliquer dans l'imbroglio de l'actualité mais sans sacrifier le sens de l'histoire qui se discerne et s'éprouve dans la durée. Sa foi en l'Eglise se noua autour du siège de Pierre pour y fonder cette fidélité doctrinale qu'un ecclésiastique ne peut concéder sans mesure aux humeurs et aux vents d'une liberté toute subjective. Cette maxime de vie dont la paternité originelle serait à retrouver : *'Agir pour Rome toujours, contre jamais, quelquefois sans'* connut certainement des inflexions avec le temps dans l'histoire de l'Assomption. En tout cas Emmanuel d'Alzon et ses disciples, dans la vague d'une piété admirative sans faille à l'égard de Pie IX, prirent l'habitude de prendre à Rome conseils et mots d'ordre pour entreprendre, décider et combattre, même parfois en se faisant tirer l'oreille ! D'instinct, ils savaient et sentaient depuis Rome que des coutumes, des pratiques ou des opinions locales ne pouvaient avoir valeur universelle et qu'il convenait de laisser exercer au Pontife suprême ce droit de regard qui libère les églises nationales du poids d'habitudes ou de traditions particulières honorant plus le passé que le présent. Au concile de Vatican Ier, le P. d'Alzon a pris nettement conscience que l'Europe n'enfermait pas à elle seule l'histoire du christianisme et que les énergies missionnaires des chrétiens contemporains en avaient déjà ouvert plus d'une page internationale, en Afrique, en Océanie et en Asie. La lumière de Rome ne peut se contenter d'éclairer la route du présent d'un point de vue seulement humain, elle a pour vocation de porter plus haut et plus loin les rayons de la Sagesse divine qui brillent pour toute l'humanité. Rome n'est ni la source ni la fin, mais sur cette terre elle en a reçu du Christ par Pierre la promesse infaillible pour un service à exercer sur les ailes trines de l'unité, de la vérité et de la charité. Le voyage de l'Evangile franchit le temps et l'espace. Un dicton populaire affirme que *tous les chemins mènent à Rome*, mais il faut tout de suite ajouter *sans qu'ils s'y arrêtent* car les bornes de l'Evangile sont le monde entier. Le voyage de cette aventure de foi commencé avec le P. d'Alzon, d'étape en étape, se poursuit en Assomption grâce à l'Esprit, selon une géographie qui se fait pèlerinage sur les routes du passé, mais pour un pèlerinage sans frontières dont le cœur est ce chemin de foi vécu à la suite du Fondateur. Le mot latin *Roma* ne se lit-il pas dans l'autre sens *Amor*, comme pour en exprimer le sens ?

P. Jean-Paul Périer-Muzet.